



Id. III. 103.

Ph.

o

129

DE
L'INFLUENCE
DES
BEAUX ARTS
SUR
LA FÉLICITÉ PUBLIQUE.

Dalberg influence, des beaux arts. 1806.

DE
L'INFLUENCE
DES
BEAUX ARTS
SUR
LA FÉLICITÉ PUBLIQUE.

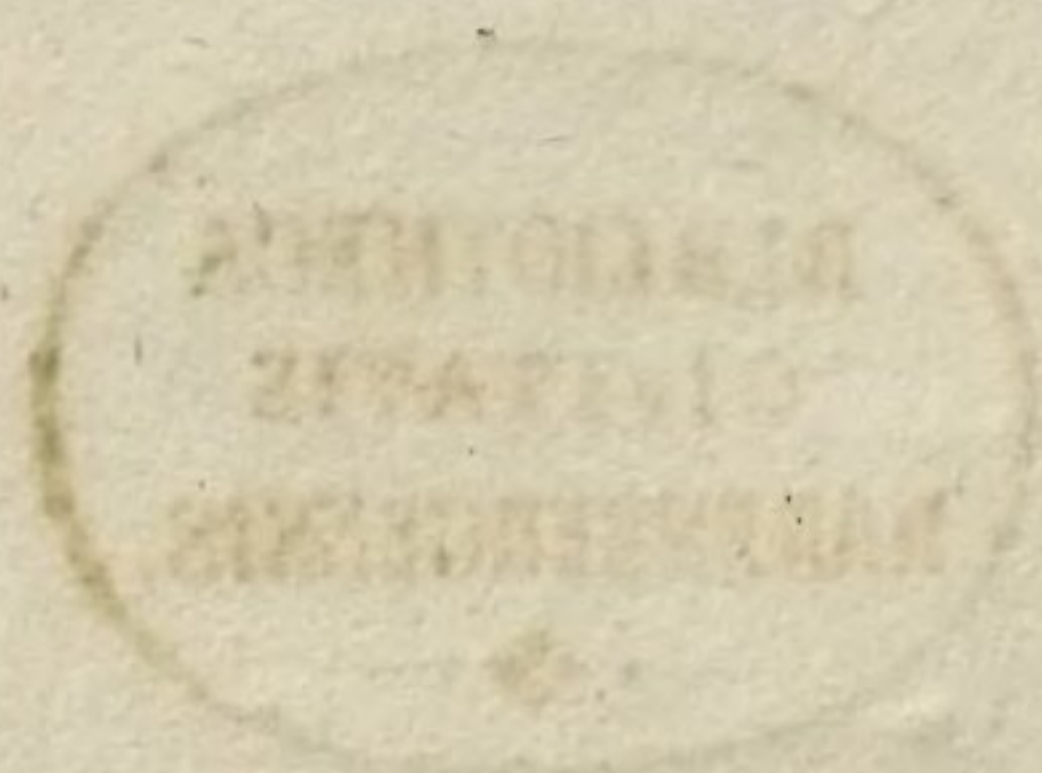


ΠΕΡΙΚΛΗΣ

Ratisbonne, 1806.

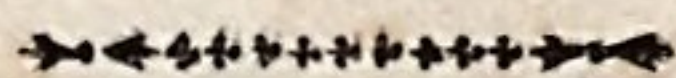
Chez Montag et Weiss, Libraires.

*Original of the
manuscript
1810*



DE
L'INFLUENCE
DES
BEAUX ARTS
SUR
LA FÉLICITÉ PUBLIQUE.

PREMIER DIALOGUE.



ANAXAGORE, EURIPIDE.

(Anaxagore sort du théâtre, où l'on a représenté la tragédie d'Hélène; il rencontre Euripide.)

ANAXAGORE.

Votre ouvrage, Euripide, m'a fait éprouver un véritable plaisir: le caractère de Théonoée, surtout, m'a paru sublime. La franchise du vieil-

lard et du Chœur, lorsqu'ils parlent du peu de croyance que méritent les oracles, m'étonne, je l'avoue. L'on pense ici, que vous vous occupés de la poésie dramatique pour éviter l'intolérante persécution, que l'on excite contre ceux, qui se dévouent à la philosophie, et qui luttent contre les erreurs et les superstitions populaires; je vois, qu'on vous fait tort; vous avés, ainsi que moi, l'intrépidité nécessaire pour rendre hommage à la vérité. Mais, Euripide, quel motif a pu déterminer le plus éclairé de mes disciples, à quitter l'étude de la philosophie?

E U R I P I D E.

L'étude de la Cosmogonie et des Mathématiques conduit à des vérités abstraites, transcendantes, capables d'éclairer les penseurs, mais qui ne sont pas à la portée du grand nombre des hommes. L'ardeur de mon imagination, jointe à l'activité de mon caractère, m'inspira le désir d'émouvoir tous les cœurs, d'influer sur toutes les volontés. L'exemple d'Eschyle

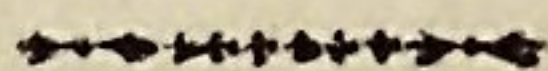
excita mon émulation: je sentis bientôt, qu'il est difficile d'atteindre à cette clarté d'exposition, à cette grandeur de caractères, à cette énergie d'action, à ce pathétique de situations, à cette beauté de style, qui réunit la majesté de l'Epopée à l'intime et profonde sensibilité de l'Elégie: je sentis, que l'on ne pouvait ajouter à la perfection de son art qui sait émouvoir, qui sait entraîner, qu'en éclairant en même tems l'esprit par des maximes, qui présentent les grandes vérités propres à guider les hommes dans la route de la sagesse. Ces maximes, Anaxagore, je les ai puisées dans votre philosophie; et si, quelquefois, mes ouvrages sont préférés à ceux d'Eschyle; c'est à vous, que je le dois. Dès lors, j'ai consacré toute mon existence au culte de Melpomène: ses inspirations sont autant de moyens pour moi, d'être utile à mes concitoyens en exaltant leur courage. Le courage, la plus sublime qualité de l'homme, réside dans le sentiment de ses forces. La tragédie lui présente, dans des situations de terreur, l'exemple des grands caractères, qui luttèrent, sans se démentir,

contre le destin, la douleur, la séduction des passions, la misère, la mort; résolus de se dévouer à leur propre destruction plutôt, que d'avilir leur âme. A ce spectacle l'homme peut se convaincre de plus en plus, que la dignité de son existence consiste dans la libre énergie de sa volonté, qui ne doit jamais obéir, qu' à la seule véritable puissance, à la conviction du devoir. De tels exemples, présentés avec la magie de l'exposition dramatique, font, sans doute, une impression plus forte, que l'aspect d'une peinture, ou les sons, d'ailleurs touchants, d'une composition musicale. Et quand la tragédie offre des caractères faibles, inconséquents, haineux, corrompus, atroces, nécessairement agités par les remords ou les inquiétudes, elle prouve également aux spectateurs une importante vérité; c'est que la félicité, ce calme de l'âme fondé sur l'harmonie du cœur, de la raison et de la volonté, ne peut exister que dans un être vertueux et par là même courageux et énergique, qui ne connaît ni la crainte ni le reproche intérieur. L'art dramatique est donc le premier.

le plus important des beaux arts ; mais si la muse de la tragédie a des charmes pour moi, j'avoue, Anaxagore, que celle de la Comédie m'intéresse faiblement. Convenons aussi que le mérite de ce spectacle est bien inférieur à celui de la tragédie.

A N A X A G O R E.

La Comédie ne serait-elle pas également utile ? S'il est vrai, que la représentation des tragédies exalte le courage dans l'âme des spectateurs, ne serait-il pas également vrai, que la Comédie rabaisse leur orgueil ? Qu'est ce qui excite le rire à ce spectacle ? n'est-ce pas le contraste entre les défauts des personnages représentés et la vaine idée, qu'ils ont de leurs perfections imaginaires ? le spectateur se voit dans ce miroir ; il se dit à lui même : „le Public se moque de ce ridicule, en serais-je exempt ? ne serais-je pas en effet un objet de „dérision ?” Et qu'est-ce que l'orgueil et la vanité craignent autant, que l'opinion défavorable



des hommes ? L'art de Thalie place les caractères et le jeu des passions dans des positions qui font ressortir tout ce qu'ils ont d'exagéré ; et si les traits de ridicule rendent plus modestes ceux qui s'en trouvent atteints, un tel effet n'est-il pas avantageux à l'humanité ? La perfection de l'homme n'est-elle pas la réunion du courage et de la modestie ? L'homme n'est-il pas audessous de la médiocrité, lorsqu'une de ces deux qualités lui manque ? En est-il une plus importante que la connaissance de soi-même ? La vive et bonne représentation des passions, des mœurs et de leurs effets ne conduit-elle pas à cette connaissance ?

Aristophane fait quelquefois du mal en abusant de son génie : mais n'est-il pas souvent utile aux Athéniens, lorsqu'il se joue de leur frivolité, de leur inconséquence, de leurs vices ; lorsqu'il les avertit d'en tempérer l'excès ?

E U R I P I D E.

Vos réflexions me paraissent fondées; mes essais dans le genre satirique et comique n'ont pas été heureux: les talents sont partagés. Peut-être aussi, que le succès manque quelque fois, parceque les accessoires, les décorations, l'accompagnement sont imparfaits et détruisent l'illusion théâtrale.

A N A X A G O R E.

L'art dramatique, si important, comme nous l'avons observé, par le bien, qu'il fait aux hommes en exaltant leur courage et en rabais-
sant leur orgueil, doit et peut se perfectionner encore par le concours de tous les arts et s'enrichir de ce qu'ils ajoutent à l'énergie et aux jouissances de l'humanité. L'Architecture construit ses théâtres; la peinture et la sculpture s'occupent de ses scènes et de ses décorations; la mélodie lyrique embellit ses paroles; la danse, par des mouvements cadencés, donne à

son action plus de précision et de caractère. C'est ainsi, qu'il peut réunir le charme de tous les arts et gagner, à mesure, qu'ils se perfectionneront, dans l'ensemble et la magie de ses effets : tout se lie dans l'univers. Si Périclès daigne m'en croire, il encouragera le progrès des beaux arts ; il unira cet attrait irrésistible des grâces et de l'amenité, qu'ils répandent sur leurs protecteurs, aux grandes qualités, aux vertus et à l'héroïsme, dont il nous offre le modèle. Son exemple n'en sera que mieux suivi.

SECOND DIALOGUE.

◆ ◆ ◆ ◆ ◆ ◆ ◆ ◆ ◆ ◆ ◆ ◆

PERICLES, ANAXAGORE,

(Place publique d'Athènes: Citoyens rassemblés, Périclès descend de la tribune à la fin d'un discours qu'il a prononcé. Anaxagore s'approche de lui.)

ANAXAGORE.

Je ne crains plus que la félicité de la Grèce et le salut d'Athènes soient détruits par des querelles intestines; vous venez de prouver, que les dissensions sont des sources de malheur. Périclès! que l'amour du bien public vous inspirait. Les Athéniens, en vous écoutant, ne se refusaient pas à la conviction de la vérité; l'émotion était exprimée sur les physionomies: le sentiment du patriotisme respirait dans les bons citoyens, les méchants frémissaient, les envieux pâlissaient. Continués ainsi: l'intelligence divine

qui règle l'univers, vous a doué des moyens de persuader les hommes et de maintenir l'ordre dans la société politique.

P E R I C L E S.

Une impulsion intérieure, irrésistible, m'entraîne. D'où me vient, Anaxagore, ce courage, qui s'irrite et s'exalte par les résistances, et ce désir, sans cesse renaissant, de réaliser les plans que j'ai conçus ? Faire régner les loix ; opposer les forces de la Grèce à l'ambition du monarque persan ; résister par l'énergie de la vérité aux caprices de l'anarchie populaire ; lutter contre la jalousie des Spartiates, dont l'orgueil désirerait établir le monopole de la liberté dans Lacédémone et réduire les autres peuples à la condition des Ilotes ; réprimer, enfin, l'inquiétude des Samiens ; et triompher de tous les obstacles par l'effet des actions éminentes et par le respect que commande le désintéressement personnel ; telles sont les pensées, qui me réveillent dès l'aube du jour ; et dans les rêves

de la nuit les ombres de Témistocle et de Solon m'apparaissent et m'exhortant à la persévérance.

A N A X A G O R E.

Votre âme, Périclès, possède l'énergie inspirée par ce génie d'activité, qui constitue et conserve les états. Mais la perfection peut-elle être partielle ? Suffit-il d'être héros et législateur ? les Muses et les Grâces ne méritent-elles pas aussi, qu'on leur offre des hommages ? Ne ferés-vous rien pour les beaux Arts ?

P E R I C L E S.

Je me dévoue à la pratique et à la perfection de deux arts ; l'art législatif et l'art militaire : l'un crée et l'autre maintient la félicité publique. Les beaux arts ont leur charme et un mérite réel, mais secondaire. Assurons d'abord, par le salut d'Athènes, l'existence poli-

tique de toute la Grèce : nous nous occuperons ensuite des moyens d'embellir.

ANAXAGORE.

Mériterais-je d'être votre ami, Périclès, si la vérité ne vous parlait par ma voix ? Pourquoi les progrès des beaux arts ne seraient-ils que des objets secondaires ? Pourquoi le nécessaire, l'utile et l'agréable ne pourraient-ils être réunis ? L'intelligence divine, qui forma, qui maintient le système de l'univers, se borna-t-elle à débrouiller le cahos ? à organiser les germes ? à régler le cours des astres ? ne voyons nous pas, que, tandis que sa puissance opéra ces merveilles, tandis, que sa sagesse établit l'ordre, sa bonté répandit aussi les beautés de la nature sur tous ses ouvrages ? L'intelligence de notre âme n'est-elle pas une étincelle de ce feu céleste qui éclaire et vivifie le monde ? Pourrions nous faire mieux, dans la sphère d'activité qui nous est assignée par le destin, que d'imiter cette intelligence divine, qui, dans

le même tems , règle , conserve et embellit l'univers ?

P E R I C L E S.

Vous savés , Anaxagore , que j'ai constamment chéri les beaux arts ; mais pensés vous , que leur encouragement soit réellement utile à la conservation de la félicité publique , qui sera toujours l'unique objet de mes vœux ? Pisistrate ne fut - il pas leur protecteur ? ne conserva - t - il pas la tyrannie de son pouvoir arbitraire en amusant les Athéniens par des objets agréables , élégants , mais frivoles ?

A N A X A G O R E.

Exista - t - il jamais une chose utile , dont l'erreur et l'ambition des hommes n'aient pas abusé ? Pisistrate ne fut - il pas éloquent pour fonder et maintenir l'arbitraire de son pouvoir ? et Périclès n'employe - t - il pas une éloquence semblable , pour conserver cette force des loix

qui assure la vraie liberté, puisqu'elle résiste au despotisme aveugle de l'anarchie? n'est-ce pas la pureté ou la perversité d'intention d'un être intelligent, qui rend le même moyen salulaire ou pernicieux? et aujourd'hui, Périclès, eussiez-vous ému les Athéniens par le Laconisme d'une vérité froidement prononcée? Cette netteté d'expression, qui éclaire les esprits, ces traits de sentiment, qui vont au cœur, parcequ'ils partent du cœur, ne sont-ils pas inspirés par le génie de la beauté? Les effets produits par la lyre d'Orphée, ne sont-ils pas l'image allégorique de l'influence des beaux arts? Ses modulations, selon les poètes, attirèrent les lions et les tigres, mitigèrent l'inflexibilité des dieux infernaux, désarmèrent les Eumenides et enchainèrent Cerbère. Si le cœur de l'homme n'était adouci par tant de charmes répandus sur les instants de sa vie, l'homme ne serait-il pas le plus féroce des animaux, puisqu'il possède, par l'étendue de ses facultés, les plus grands moyens de nuire? L'espèce humaine existerait-elle encore, si la divine intelligence n'eût attaché l'attrait de
la

la satisfaction intérieure au développement des qualités phisiques et morales; si elle n'eût doué les substances alimentaires de saveurs agréables; si elle n'eût lié le prodige important de la propagation à la puissante et délicieuse ivresse de l'amour? Pourquoi l'intelligence du législateur n'imiterait-elle pas, autant que la faiblesse de ses moyens le permet, l'intelligence divine? Pourquoi ne réunirait-elle pas le charme des beaux arts à la pratique des vertus sociales et heroïques? Le peintre qui traça le tableau de la bataille de Marathon, ne contribua-t-il pas à nourrir dans l'âme des Athéniens ce sentiment de valeur qui brilla de nouveau dans le combat de Salamine? Les Athéniens seraient-ils ce qu'ils sont, si, dans leur jeunesse, ils ne se dévouaient à la patrie en chantant des hymnes sublimes pendant la charmante fête d'Aglaure, alors qu'ils jurent d'imiter un jour l'exemple de cette jeune héroïne?

P E R I C L E S.

Les vues que vos observations présentent me séduisent d'autant plus, que le gout des beaux arts a répandu de grands charmes sur tout le cours de ma vie; mais les chef-d'œuvres d'architecture, de sculpture, de peinture, l'art dramatique et les chœurs harmoniques exigent l'emploi de ces mêmes richesses, devenues nécessaires pour armer les bras des défenseurs de la patrie.

A N A X A G O R E.

Est-ce le nombre des combattants ou leur valeur et le génie de leur chef qui décident de la victoire? Marathon et Salamine répondront à cette question. Le véritable emploi des beaux arts, les trophées des héros, les tableaux des victoires, les chants qui signalent l'attaque, n'élèvent-ils pas l'âme des guerriers? Athènes, l'ancienne amie des beaux arts, préserva deux fois la Grèce de l'esclavage des Persans: con-

servés, mérités la confiance de vos alliés et vous disposerez d'une partie des richesses de la Grèce inspirée par le sentiment de la reconnaissance.

PERICLES.

Mais qu'importe à la Grèce l'embellissement d'Athènes ? Elle désire que l'empire des loix la préserve du despotisme et de l'anarchie : tel est l'objet de ses vœux.

ANAXAGORE.

Ne serait-ce rien pour la Grèce qu'une école commune des beaux arts, où se développerait le talent de ses jeunes artistes et qui présenterait sans cesse, dans de nouveaux chef-d'œuvres, autant de modèles d'imitation et une source de plaisirs dignes de l'homme, puisqu'ils élèvent et adoucissent son âme ?

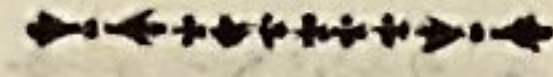
P E R I C L E S.

Je vais méditer, Anaxagore, sur cette question : mais, si vos projets sont compatibles avec mes plans ; s'il est possible, s'il est utile d'embellir Athènes, il faudrait que l'entreprise en fût dirigée par une seule personne, afin qu'il regnât dans les travaux cette unité de vûes et cet accord qui conduisent à la perfection. Anaxagore ! voudriés vous, pourriés vous vous charger de cette intendance ?

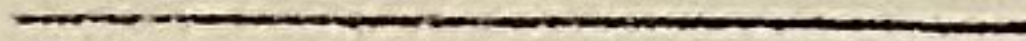
A N A X A G O R E.

Comment cette occupation pourrait-elle me convenir ? à moi qui me suis dévoué uniquement au progrès des sciences ; qui passe ma vie dans l'examen de la nature, dans l'étude des rapports qui existent entre les causes et les effets : remontant sans cesse vers la divine intelligence qui régle l'univers ? Pour qu'Athènes soit embellie, ne faut-il pas qu'elle le soit par les chef-d'œuvres des arts ? Ces chef-d'œuvres

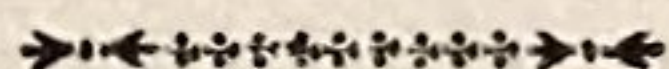
ne sont-ils pas nécessairement conçus par ces génies créateurs, qui savent émouvoir les organes de l'imagination ? Le véritable artiste , profondément sensible, est inspiré par le sentiment de la beauté : c'est par ce sentiment qu'il crée les ouvrages qu'il conçoit et qu'il dirige. La divine intelligence n'a-t-elle pas partagé les talents ? Pensés-vous qu'Ulysse eût composé l'Odyssée ? qu'Homère eût triomphé de Troyes ? que l'un ou l'autre eût produit le système de doctrine phisique et morale de Thalès ? le génie de l'héroïsme ne dirige-t-il pas les organes de la volonté du grand capitaine et du législateur ? le génie de l'intelligence ne dirige et n'inspire t-il pas les organes de la pensée du créateur d'un système de science ? et le génie de la beauté n'inspire et ne dirige t-il pas les organes de l'imagination et de la sensibilité du vrai poëte et du grand artiste ? C'est un tel homme , Périclès , qu'il faut choisir pour l'intendant des travaux, que vous consacrerés à l'embellissement d'Athènes ; et de tous les



hommes que je connais, Phidias, sans doute, est inspiré au degré le plus sublime par le génie de la beauté.



TROISIEME DIALOGUE.

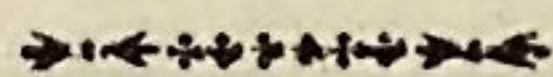


PERICLES, PHIDIAS.

(Entrée de la Citadelle d'Athènes.)

P E R I C L E S.

J'ai formé le projet d'embellir Athènes ; il est convenable que la ville habitée par le peuple le plus vaillant et le plus éclairé, soit la plus belle ville du monde. Ma confiance en votre génie, Phidias, est sans bornes : soyés l'intendant des travaux que je médite. Commençons par construire le portique de cette citadelle ; qu'en y entrant, chaque Athénien retrouve tracé sur les frises de ce monument le souvenir des victoires de ses ancêtres.



P H I D I A S.

J'admire et respecte votre caractère, Périclès, et votre confiance m'honore. Mais je ne suis pas architecte : je suis statuaire, et je consacre ma vie à cet art qui fait mon bonheur.

PERICLES.

Vous n'avez, je le sais, exercé que la sculpture, mais vous avez le sentiment profond de ce qui est beau dans tous les arts. Partageons, vous et moi, la gloire d'embellir cette ville, et comptés sur ma reconnaissance.

P H I D I A S,

Je trouve la récompense de mes travaux, dans le plaisir dont je jouis en pratiquant mon art : d'ailleurs je m'occupe actuellement d'une entreprise, qui m'absorbera longtems.

PERICLES.

Quelle est cette entreprise ?

PHIDIAS.

Une statue de Minerve qui soit digne du culte des Athéniens.

PERICLES.

Confiez moi vos pensées.

PHIDIAS.

Voici comment je conçois la figure de la déesse. Du haut du ciel, la demeure de son père, Minerve baisse la tête en fixant son regard sur les événements qui agitent le monde : Elle lit dans l'intérieur des belles âmes susceptibles d'en être inspirées. Si l'on ne voit pas en elle ce doux sourire, cette légère inflexion de tête, ces lèvres entr'ouvertes, ce regard de

tendresse qui s'échappe de l'œil à demi voilé, ces traits, cette expression qui caractérisent la mère de l'amour, c'est que Minerve, dans sa pureté virginale, s'est uniquement dévouée à inspirer la sagesse; ne connaissant d'autre empressement, que de guider les hommes dans les routes escarpées de la vertu, de les préserver de la séduction des vices et de les défendre contre les attentats du crime par son égide protectrice. Le calme s'exprime dans son attitude, parcequ'elle est la seule divinité qui soit exempte de passion. La majesté et la beauté de ses traits annoncent la déesse fille de Jupiter. La précision de ses formes témoigne, qu'elles ne sont ni exagérées par l'essor d'une violence de caractère, ni émoussées par l'apathie des faiblesses. Si son front ouvert ne se sillonne pas, comme celui de l'austère Némésis, c'est qu'elle est plus occupée d'exciter les bonnes actions, que de punir les fautes. L'exacte proportion de sa figure présente la déesse de la sagesse également éloignée des imperfections, qui pourraient être produites, par un excès ou par un

défaut, dans le développement de sa nature divine. La victoire est placée dans sa main, parceque la prudence et la détermination réunies sont la sagesse et donnent la victoire.

P E R I C L E S.

Cette conception est digne de vous, Phidias; mais commençons par construire les portiques de cette citadelle. Je vous conjure de ne pas vous refuser à ma proposition; pensez y bien: Quel plaisir de diriger une aussi grande entreprise! Ne comptés vous pas pour beaucoup le charme que vous éprouverés, lorsque vous présiderés aux travaux, que vous commanderés aux efforts de tant d'artistes excellents?

P H I D I A S.

Le plaisir de commander, de subordonner la volonté des autres à sa propre volonté, doit avoir sans doute de puissants attrait, puisque,

dans tous les tems, ce plaisir a été le motif de l'ambition d'un grand nombre d'hommes éminents. Mais la vive et profonde félicité de l'artiste ne consiste pas dans le sentiment d'un tel plaisir: son bonheur est peut être comparable à celui d'une bonne mère, qui chérit l'être qui lui doit l'existence. Elle l'élève avec la sollicitude de la tendresse et jouit ensuite, avec délices, des succès qu'il obtient par le développement de ses qualités.

L'artiste, dans les plus précieux moments de sa vie, est inspiré par le génie de la beauté: sa pensée, alors, est la rapide et sublime conception de son ouvrage; elle est le germe, qui se développe en son esprit qu'elle occupe irrésistiblement. Bientôt empressé de mettre la main à l'œuvre, il esquisse le modèle, et ses yeux jouissent de la présence réelle de l'objet qui vivait dans son imagination. A cet enfantement succède, en quelque sorte, les soins de l'éducation: l'exécution progressive dans les proportions convenables.

Dans les détails et les recherches de ce travail la main , exercée par la pratique , obéit à l'entendement et triomphe des obstacles, qu'oppose la matière.

Enfin, la production de l'art a atteint sa perfection et c'est là l'instant de l'amour de Pigmalion pour sa statue. En contemplant l'image imposante de la divinité, chef-d'œuvre de son talent, le sculpteur se dit dans l'ivresse de son âme: „Oui, j'ai donné la vie au marbre! „peu d'années encore et je n'existerai plus! „mais, jusque dans les siècles futurs, placé „dans le temple, mon ouvrage sera l'objet „de la vénération. Le caractère de grandeur „et de majesté qu'a su lui donner mon „ciseau, excitera dans les peuples le respect „pour les dieux!” O Périclès! content de son sort, l'heureux artiste n'envie personne: pas même la félicité de celui, dont le mouvement des cils est obéi sur la terre et dans les cieux.

P E R I C L E S.

Si vous acceptiés ma proposition, Phidias, je vous promettrais de placer votre statue de Minerve dans un temple qui serait, en effet, le plus beau temple de l'univers.

P H I D I A S.

Je résiste d'autant moins à cette promesse, que la réunion des beaux arts est, essentiellement, nécessaire, pour donner aux grandes entreprises toute la perfection dont elles sont susceptibles.

Le nombre d'hommes, que le temple devra, probablement, contenir pour célébrer le culte dans les fêtes solennelles, doit déterminer l'étendue d'un tel édifice : telle est la première bāse de proportion pour l'architecte. L'image de la divinité doit être assés élevée, pour que toutes les personnes, contenues dans le temple, puissent être frappées de la majesté

de ses traits : telle est la première b se de proportion pour le statuaire. Dans l'espoir, quoiqu'incertain, qu'on érigerait un jour dans Athènes un nouveau temple à Minerve et qu'on y placerait la statue dont j'ai conçu la pensée, j'ai consulté les personnes chargées de l'administration du culte ; j'ai consulté les Archontes ; j'ai consulté l'architecte Ct siphon. Le résultat de ces informations m'a conduit à l'opinion, que la statue de Minerve dans le temple des Hécatombes doit avoir vingt six coudées de hauteur ; et que les matières les plus convenables sont l'ivoire pour la figure et l'or pour la draperie.

La hauteur du piédestal et l'élévation d'une telle statue exigent des formes très sveltes, pour que l'optique, en les raccourcissant, les présente à l'œil dans la proportion véritable. La grandeur du temple déterminera le travail du ciseau : l'art veut, que les traits aperçus à une grande distance, soient prononcés d'une manière plus précise. Si l'artiste négligeait cette observation,

l'air intermédiaire affaiblirait aux yeux du peuple le caractère de la divinité. Ce sont là les préceptes, que je réitère chaque jour à mon excellent élève Alcamène; et vous voyés, Périclès, combien il importe que le statuaire et l'architecte agissent de concert. Que ne vous dois-je pas! disposés de moi.

Mais comment diriger d'autres artistes? le cèdre, l'ivoire, le marbre, le bronze et l'or m'obéissent et prennent les formes que mon modèle et mon ciseau leur prescrivent. Mais, en artiste, je ne sais moi même qu'obéir au génie qui m'inspire; comment diriger le génie des autres?

P E R I C L È S.

Le génie ne se dirige pas; il appartient à l'univers. L'homme de guerre excite le courage par son exemple et retient la témérité par la discipline. L'homme d'état contient les effets désordonnés des passions par leur action et leur
réaction

réaction réciproques. Quant aux hommes inspirés, l'on peut quelquefois arrêter ou détourner leurs efforts, mais l'on ne peut influencer sur eux qu'en leur offrant le point de vérité dans lequel le beau, l'utile et le nécessaire se réunissent. Consultés Anaxagore. Nous sommes acteurs ; vous, comme créateur d'ouvrages immortels par leur beauté comme par leur perfection ; moi, comme homme d'état et de guerre ; Anaxagore est spectateur du drame de ce monde : il l'apprécie d'autant mieux, que toute son existence est concentrée dans l'amour de la vérité.

P H I D I A S.

Serait-il impossible d'entreprendre, aussitôt et en même tems, la construction des portiques de la citadelle et celle du temple de Minerve ?

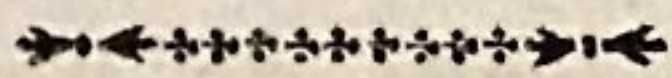
P E R I C L E S.

Et pourquoi cela serait-il impossible ?
Minerve est la déesse de la sagesse ; puisse-t-elle être révérée partout , dans tous les temples et par tous les mortels. . . . Mais quel subit coup de tonnerre !

P H I D I A S.

Croyons, Périclès, que c'est la voix de Jupiter : Il applaudit aux hommages qu'on va rendre à sa fille.

QUATRIEME DIALOGUE.



ANAXAGORE, PHIDIAS.

(Anaxagore assis sur le sommet du mont Hymète, à l'approche d'une belle nuit, est entouré d'instruments de Mathématique pour observer les astres et calculer leur cours. Phidias arrive, s'arrête en gardant le silence et craint d'interrompre le travail du Philosophe qui l'aperçoit tout-à-coup.)

ANAXAGORE.

Quoi ! vous en ces lieux, Phidias ! et à cette heure ?

PHIDIAS.

Je vous cherche depuis l'aube du jour chez vous, chez vos disciples, chez vos amis, sur la grande place d'Athènes. J'apprends que vous êtes ici, je viens : mais, après avoir parcouru

les forêts de cette montagne , je vous trouve occupé de tels objets que je n'ose vous dérober des instants si précieux. J'attendrai le moment où vous vous délasserez de vos méditations.

A N A X A G O R E.

Parlés , puis - je vous servir en quelque chose ? Après le tems donné à l'étude de la sagesse , les instants les plus doux sont ceux où l'homme peut être utile à l'homme.

P H I D I A S.

Périclès a formé le projet d'embellir Athènes ; il désire que j'en dirige les travaux. Anaxagore ! ne vous refusés pas à mon instante prière, associés vous à moi.

A N A X A G O R E.

Je ne le puis : uniquement dévoué à la recherche de la vérité, j'ai renoncé pour tou-

jours à la vie active. D'ailleurs, toute direction exécutive ne doit être confiée qu'à une seule main : deux personnes n'apercevraient jamais les objets sous le même point de vue et, quoique l'intention de chacune pût être bonne, elles diffèreraient souvent entre elles.

P H I D I A S.

Je vous conjure, Anaxagore, de me communiquer, au moins, vos idées sur les principes de conduite qui doivent me guider dans la position où je me trouve.

A N A X A G O R E.

Je vous parlerai, Phidias, puisque vous l'exigés, avec le sentiment de franchise qui caractérise l'ami de la vérité.

Ce ne sera pas vous, mais le génie seul de la beauté qui inspirera les artistes associés à vos travaux : vous en serés l'organe. L'enthous-

siasme qui naît du sentiment vif et profond des charmes de la nature et de l'art, est inséparable de la chaleur vivifiante qui se répand dans l'âme de ceux qui entourent l'homme de génie. Artiste vous même, soyés, avec les artistes qui vous seront subordonnés, comme Apollon dans la société des Muses. Elles sont sœurs ; que les artistes vivent en frères : que chacun donne un libre essor à sa pensée ; que chacun jouisse de la gloire qu'il mérite ; et que l'emploi de divers talents les réunisse tous pour l'embellissement d'Athènes.

N'est-ce pas l'injustice qui excite le mécontentement ? qui trouble la concorde si nécessaire à toute association ? de tous les hommes, les artistes ne sont-ils pas les plus sensibles ? (et peut-il en être autrement, puisque c'est cette même sensibilité, cette même mobilité d'imagination qui les rend susceptibles d'être influés par le génie des beaux arts !) soyés leur ami, Phidias ! donnés leur l'exemple de l'amour de la gloire qui doit présider à toute entreprise

où la perfection du travail, et l'attrait de la beauté se joignent à l'utilité publique.

Dirigés dans un même sens, leurs efforts réunis feront naître des chef-d'œuvres : coopérant pour un même but, les beaux arts réunis produiront les plus grands effets. Par exemple : si, dans une fête destinée à perpétuer la mémoire d'un des héros de la Grèce, ses traits étaient offerts et éternisés par la sculpture ; si la sublime poésie célébrait sa valeur, ses actions et sa gloire ; si la musique ajoutait à l'expression et au charme de la poésie ; si une danse militaire, qui serait à l'action ce que la musique est à la parole, en augmentait la précision, par le caractère et la variété de ses mouvemens ; si la peinture ornait l'intérieur de l'édifice érigé pour la solennité, et qui devrait sa solidité et sa majesté à l'architecture ; . . ce concours des beaux arts ne ferait-il pas, nécessairement, une vive et profonde impression sur les peuples ? . . . Il ne s'agit pas d'étonner ou de plaire ; il s'agit d'émouvoir, il s'agit de porter à l'amour de

L'intendant des grands travaux destinés à embellir Athènes, se bornera-t-il à l'application des principes déjà connus? ne saisira-t-il pas cette occasion de reculer les limites des beaux arts, qui se trouvent placées bien au-delà du point où nous sommes déjà parvenus? les constitutions politiques périssent, mais les connaissances utiles et belles s'accroissent d'âge en âge, comme il est aisé de s'en convaincre, en comparant les ouvrages de nos ancêtres avec ceux de notre tems. Les principes élémentaires des arts, recueillis par les Ethiopiens dans les Indes; par les Egyptiens chez les Ethiopiens; par les Tyriens chez tous les peuples, furent apportés, en Grèce, par quelques Tyriens et quelques Egyptiens, qui en firent usage pour civiliser les peuples, encore sauvages, de cette contrée. Ils s'y développèrent rapidement et parvinrent bientôt à un haut degré de perfection. N'en doutons pas, ces trésors augmentés de siècle en siècle, seront transmis par nous, avec une addition considérable, aux peuples Hyperboréens et aux races futures!

Vous disposerez de grands moyens, Phidias! n'en destinerez – vous pas une partie à exciter l'émulation des différentes classes d'hommes qui se dévouent au progrès des arts, qui concourent à leur perfection par leurs efforts, et dont le véritable point de liaison, si l'on en saisit bien l'ensemble, se trouve dans la distribution sage et éclairée des encouragements?

P H I D I A S.

Faites moi part de vos idées à cet égard.

A N A X A G O R E.

La première classe d'hommes qui contribuent aux progrès des beaux arts, est celle des compositeurs: Ce sont vos émules, Phidias. Doués d'un coup d'œil rapide, juste, vaste et profond; d'une imagination féconde, ardente et flexible; possédant, surtout, le don inappréciable d'identifier leur âme avec les objets qu'ils représentent, ils créent des genres nouveaux;

ils fixent le gout de leur siècle; et offrent, par leurs chef-d'œuvres, des modèles aux siècles à venir. C'est ainsi qu'Homère fut le père de l'épopée; qu'Eschyle inventa la tragédie; que vous donnés, Phidias, le type des formes sublimes qui conviennent à nos divinités. De tels hommes sont inspirés; on ne les dirige pas. La reconnaissance prescrit de les honorer et de les encourager; mais elle devient un devoir, sans doute, lorsque leur génie se porte à la bienfaisance, en exprimant le charme des vertus morales et patriotiques; en imprimant dans les cœurs le respect pour les dieux. Confidants chéris de la nature et passionnés pour ses attraits, ils évitent les écarts de cette imagination fouguese, qui, dans l'enfance des peuples, produisit les Dragons, les Chimères, les Sphinxs, les Griffons, les Hydres, les Gorgones et tant d'autres monstres, dont l'audacieuse invention n'a plus, aujourd'hui, que le faible mérite d'une allégorie voilée; souvent exprimée dans un style d'enflure et d'exagération.

La seconde classe est celle des professeurs. Ils aperçoivent et développent les talents qui naissent dans nos lycées; ils indiquent les grands modèles qui doivent servir d'exemples; ils analysent et déduisent les règles qu'il faut suivre dans l'imitation; ils expliquent les motifs des préceptes avec une telle clarté, qu'il en résulte l'intime conviction; ils démontrent, principalement, que, dans tout le cours de sa vie, l'artiste ne doit jamais s'écarter de l'application des principes élémentaires; et que c'est la seule route par laquelle il puisse arriver à la gloire, et dépasser les bornes de cette médiocrité que l'amateur des beaux arts ne tolère point.

Les professeurs qui perfectionnent les méthodes d'instruction, ou qui forment des artistes distingués, acquèrent de grands droits, non seulement à la reconnaissance de leurs contemporains, mais aussi, à celle des races futures auxquelles ils préparent les jouissances qui dérivent de la pratique des beaux arts. Leurs succès prouvent; également, un zèle infatigable

et une vive affection pour leurs élèves : et si cet heureux mélange de douceur et d'énergie de caractère, est indispensable à ceux qui se vouent à l'éducation de la jeunesse, combien n'est-il pas plus nécessaire, sans doute, pour ceux qui président à l'éducation des artistes ?

La troisième classe, est celle des Artistes (proprement dits) qui exécutent les conceptions des compositeurs. Ils réalisent ce qui n'était encore que des pensées indiquées par des notes, des esquisses ou des plans ; et agissent immédiatement sur l'âme par l'organe de l'ouïe ou celui de la vue, selon le genre des beaux arts qu'ils exercent.

L'artiste n'approche de la perfection, qu'autant que, dans l'exécution de ce qu'il entreprend, il a la sagesse de ne rien omettre d'essentiel ; de donner la plus grande précision à chaque partie ; et de combiner l'unité de thème et d'intention avec cette variété dans les formes, dont l'ensemble est, sans contredit, l'attrait le

plus puissant de la beauté. Il doit éviter, avec soin, de multiplier les ornements frivoles qui fatiguent sans satisfaire; se pénétrer profondément de l'intention du compositeur, afin d'émouvoir par l'énergie de son exécution, dont la facilité, fruit du talent et de l'exercice réunis, en y ajoutant une grâce inappréciable, produit le plus grand effet par le moindre effort possible. Il doit, enfin, donner de la grandeur à son style, en sacrifiant les objets les moins importants, et en prononçant avec force les traits caractéristiques. C'est alors qu'il est certain d'enchanter les vrais connaisseurs.

Un tel artiste mérite des encouragements et une vive reconnaissance. Il influe sur l'esprit national, en prêtant, par son art, de nouveaux charmes à la vertu; soit, qu'il présente l'image de la divinité, ou qu'il lui érige des temples dignes de la majesté de son culte; soit, qu'il embellisse, par l'harmonie, les préceptes de la sagesse et l'éloge des bonnes actions.

La quatrième classe est celle des mathématiciens. Observateurs des proportions d'intervalle et d'étendue auxquelles l'intelligence divine, ordonnatrice de l'univers, imprima le caractère de la beauté, ils en apprécient les rapports en nombres et en grandeurs. En cherchant la mesure commune pour les diverses oscillations de l'air qui agissent sur l'âme, par l'organe de l'ouïe; ils inventèrent le monocorde. En cherchant la mesure commune pour les objets qui agissent sur l'âme, par l'organe de la vue; ils inventèrent le module, dont l'application, variée par les architectes, a déterminé nos ordres d'architecture; et dont l'emploi vous est trop familier, Phidias pour qu'il soit nécessaire de vous en entretenir d'avantage. Dans la musique, les rapports qui existent entre le son, la tierce, la quinte et l'octave sont connus, ainsi que l'effet des dissonnances en général; mais il est, sans doute, possible de diviser encore et de rapprocher les intervalles de celles-ci, d'une manière capable de caractériser, avec plus de justesse, l'expression de chaque sentiment, et de

perfectionner, par conséquent, le résultat des différents modes.

C'est sur le calcul des intervalles de la gamme, qu'est fondée l'invention des instruments de musique: l'on exécute, dans leur construction, ce que les mathématiciens déterminent à cet égard. La qualité du son d'un instrument, dépend de sa forme et de la nature de la matière employée pour le faire. Ainsi, les oscillations de l'air produites par les vibrations d'un métal, font, sur le sens de l'ouïe, une impression différente de celle qui provient de la vibration de substances ligneuses. Quant à la forme, elle est ou concave, semblable à la glotte de l'homme; telle est la forme des instruments à vent: ou convexe; telle est la forme cylindrique des cordes: ou composée de surfaces planes; comme on l'observe dans plusieurs instruments à répercussion. La forme concave donne des sons plus moelleux; la forme convexe donne des sons plus précis; la surface plane produit des sons plus énergiques: les loix de l'acoustique expliquent

dans les substances minérales, végétales et animales: il les réunit pour former des combinaisons nouvelles. C'est ainsi qu'il produit les couleurs qui servent à la peinture; qu'il extrait, par la fusion, les métaux dont la musique instrumentale fait usage comme corps sonores; qu'il épure et durcit les terres et qu'il compose le bronze que la sculpture emploie, comme moyens plastiques, pour multiplier les moulées de ses chef-d'œuvres: l'Hermetiste, en un mot, fournit, varie et multiplie les matériaux que les beaux arts mettent en œuvre. Ses découvertes ne peuvent donc qu'être fortement encouragées par l'intendant des immenses travaux, auxquels tous les arts vont concourir.

Oui, Phidias, c'est en distinguant les hommes éminents de toutes ces classes, que vous marcherez sûrement vers le grand but que vous vous proposés; et tandis qu'Athènes s'embellira, vous obtiendrés un succès plus important encore, celui d'exciter dans l'âme des Athéniens la tendance à la perfection. Vous y

réussirés, sans aucun doute, si vous ne confondés pas l'encouragement avec le salaire. Le dernier, qui est de strict devoir, doit assurer la subsistance aisée de l'homme qui se dévoue aux beaux arts ; l'encouragement, consiste dans un témoignage public d'approbation. La richesse corrompt tandis que la gloire est rémunératrice des talents : et les rameaux de laurier, et les couronnes de chêne ont produit plus de chef-d'œuvres dans la Grèce, que l'or de l'Asie n'en a produit dans la Perse. Lorsqu'aux fêtes des Panathénées, les peuples de l'Attique arriveront pour immoler les Hécatombes ; précédés des processions de vieillards ayant en mains des branches d'olivier, et accompagnés de jeunes vierges sacrées portant des corbeilles de fleurs ; lorsqu'à ces fêtes, dis-je, les drames nouveaux exciteront l'admiration ; que les concerts de musique se feront entendre dans l'Odéon ; que les Portiques étonneront par la majesté de leur architecture, et que la Statue de Minerve inspirera la vénération la plus profonde, ce sera alors que toutes les voix réunies feront retentir

l'honorable aveu, que, sous l'intendance de Phidias, les beaux arts ont fait des progrès.

PHIDIAS.

C'est vous, Anaxagore, qui mérités la reconnaissance des Athéniens : vous ! qui réunissés les connaissances profondes à la pratique de toutes les vertus ; vous ! l'ami de Témistocle jusqu'à sa mort ; vous ! qui formâtes le caractère de Périclès ; vous ! l'instituteur d'Euripide ; vous ! mon guide dans la carrière que je dois parcourir pour embellir Athènes. Si Périclès et les Athéniens voulaient m'en croire, ils vous adopteraient comme citoyen ; ils confieraient à votre sagesse les intérêts de l'Etat : vous ne seriez plus Anaxagore, de Clasomène ; Athènes serait votre patrie.

ANAXAGORE.

Levés les yeux, ô Phidias ! voyés ces astres brillants dont l'ensemble forme l'univers. Voila

la patrie de celui qui méprisant les richesses,
qui renonçant à l'ambition, qui bravant la mort,
se dévoue à la recherche de la vérité: s'élançant,
par sa pensée, vers la divine intelligence qui
créa l'ordre et la beauté de la nature.

○ Mais la nuit avance et je vais reprendre le
fil de mes observations Astronomiques.

CINQUIEME DIALOGUE.

PHIDIAS, MNESIAS, ALCAMENE.

(Atelier d'Alcamène qui s'occupe à sculpter.)

P H I D I A S.

Alcamène! je viens vous prier, au nom de Périclès, de faire le buste de Mnésias: il doit orner l'Odéon. Les Plans de cet édifice, consacré à la musique, ont été concertés entre nos architectes et cet homme excellent, qui possède des connaissances profondes dans son art, bien qu'il ne soit encore qu'à la fleur de son âge. La musique produira le plus grand effet dans cet amphithéâtre, construit selon les principes combinés de l'architecture et de l'acoustique.

L'époque présente est rare et précieuse pour le progrès des beaux arts; les entreprises et les encouragements de Périclès rapprochent et réunissent les talents les plus distingués. Puisse - t - il vivre longtems! je suis souvent inquieté par la crainte qu'il ne succombe sous les efforts d'un travail continuel de l'esprit: profitons du moment pour réaliser ses belles et grandes idées.

En assistant aux conférences de Mnésias avec nos architectes, je me suis convaincu de nouveau, que la communication des lumières conduit toujours à des résultats intéressants. Tandis qu'il applaudissait aux conceptions de l'architecture, qui construit dans le même esprit que la nature organise, en imprimant aux parties essentielles le caractère de grandeur et de simplicité, et en donnant aux accessoires les attraits de l'élégance et de la variété; tandis qu'il contemplait avec plaisir, dans les ouvrages majestueux de cet art, les proportions des grandes masses; l'unité du centre; la symétrie des faces;

la richesse et la diversité des détails qui ornent les entablements, les frises et les corniches, j'observais de mon côté le noble caractère des différents Ordres; et je remarquais dans les colonnes la solidité de cette même ligne perpendiculaire, dont l'aplomb guide les peintres et les sculpteurs dans la composition correcte de leurs figures. Je serai charmé, je l'avoue, quand j'aurai réussi à cimenter une liaison personnelle entre Alcamène et Mnésias.

M N E S I A S.

Permettès, Alcamène, que notre connaissance commence par le sentiment d'admiration que m'inspireront vos ouvrages! quelle est la grande composition qui remplit le fond de cette salle?

A L C A M E N E.

C'est le modèle du Fronton qui décorera le temple des Hécatombes. Vous voyés que

l'apparition de Minerve à l'assemblée des dieux, est l'objet représenté dans ce bas - relief.

P H I D I A S.

J'admire l'élégance des contours: chaque jour, Alcamène, vous faites des progrès dans cette belle partie de l'art. Quoique je la sacrifie quelquefois à l'expression des caractères, je n'en sens pas moins le mérite.

M N E S I A S.

Daigneriez vous, Alcamène, m'expliquer les principes que vous suivés à cet égard?

A L C A M E N E.

Examinés cette Urne, exécutée d'après les desseins d'un habile architecte; l'élégance du trait qui en trace les contours charme l'œil. Ce trait forme une ligne elliptique, qui est en effet la véritable ligne de beauté, dont la caractère

universel consiste, comme vous le savès, dans la combinaison de l'unité et de la variété.

La ligne elliptique présente, en coulant, un contour sans cesse varié, tandis que la ligne circulaire et la ligne droite sont constamment, et dans chacune de leurs parties, semblables à elles mêmes. De toutes les lignes elliptiques, celle qui tient, en quelque sorte, le milieu entre la ligne droite et la ligne circulaire, est la plus belle, parcequ'elle est la plus variée dans la courbure de ses éléments. En la construisant sur des dimensions plus ou moins grandes; en combinant ses segments en sinuosités alternativement saillantes et rentrantes, l'artiste peut diversifier à l'infini la beauté de ses vases.

Le sculpteur et le peintre ne contruisent pas machinalement l'Ellipse; ils ont l'équerre et le compas dans l'œil; le goût et le sentiment du beau les inspirent dans le travail, et ramènent sans cesse leur pinceau et leur ciseau vers cette

ligne de beauté, ondoyante dans les contours de leurs ouvrages.

M N E S I A S.

L'art de la musique a, sans doute aussi, des ressources fécondes pour répandre le charme de la variété dans ses mélodies. Tantôt la douceur du genre enharmonique sait émouvoir le cœur; d'autres fois le genre diatonique, en réunissant des systèmes différents dans la division des intervalles, sait exprimer l'agitation des passions diverses; enfin, dans les objets tragiques, le genre cromatique imite, par une suite de demi-tons, les accents de la douleur. Le Rithme, la vitesse et la lenteur alternatives des mouvements; la force et l'adoucissement des intonations; et même, les tempéraments, nécessairement différents, dans la construction de chaque espèce d'instruments, sont des sources de variété, dont les effets et la puissance se font sentir dans l'emploi des Modes Lydiens, Phrygiens, Doriens et autres. Toutes ces sources de variété sont

commensurables par la division du Monocorde; et soumises au calcul, selon le système de Pithagore fondé, sur le nombre des vibrations; mais, dans l'exécution de la musique, le sentiment de l'artiste sera toujours le trésor le plus inépuisable, en réunissant à l'unité touchante de la mélodie, le plus grand charme d'une satisfaisante variété. L'artiste observe et doit observer sans doute l'annotation de la Mélopée, c'est son guide, surtout à l'égard du son dominant; mais la musique étant l'expression du sentiment, elle doit marcher sur la même ligne: dans les positions ordinaires et dans les âmes communes, il est comprimé par les obstacles et les considérations; mais l'âme vivement et profondément émue connaît-elle des bornes, lorsque sa piété s'élance vers la divine source d'amour et de perfections? lorsqu'elle brave les tourments et les dangers pour sauver l'objet qu'elle chérit? lorsqu'elle se dévoue à la destruction de l'existence actuelle pour le salut public? l'artiste, dans son enthousiasme et dans les instants rares d'une expression de mélopée sublime, sera-t-il

arrêté par le froid calcul des intervalles et des tems? . . . Non: guidé par son sentiment intime, inspiré par le génie de la beauté, il donnera à l'expression des gradations et des nuances, en ajoutant ou en retranchant des éléments incommensurables de ton; en rendant la vitesse du mouvement ou plus lente ou plus prompte. J'ai recueilli plusieurs observations, à cet égard, dont je n'ai pas le loisir de former un système complet: peut-être qu'un jour mon fils Aristoxène développera mes idées: quoiqu'enfant, il est doué d'une intelligence rare et d'une sensibilité profonde pour les beautés de la musique. — Parlons maintenant de votre superbe ouvrage, Alcamène, ou plutôt, permettez que je consacre un autre jour tout entier à la contemplation de cette belle et riche composition. Je vois à côté de moi le buste d'Anaxagore?

A L C A M È N E.

Périclès veut le placer dans le lycée. Ce n'est encore qu'une première ébauche.

M N E S I A S.

Convenons , Phidias , que la ressemblance est parfaite.

P H I D I A S.

Ce buste sera très beau sans doute, quand il sera terminé. La ressemblance sera probablement alors moins frappante, quoique réellement plus parfaite.

M N E S I A S.

Permettéz moi de vous demander, Phidias, dans quel sens on peut penser, que la ressemblance sera moins frappante et toutefois plus parfaite, quand l'ouvrage sera terminé ?

P H I D I A S.

Pour répondre à la question que vous me faites, il est nécessaire que je développe d'abord

les principes que l'art prescrit à l'imitation de la nature.

Le peintre et le sculpteur, en représentant les objets qui s'offrent à l'organe de la vue, emploient quatre sortes d'imitation pour atteindre à la perfection : l'individuelle, la spécifique, la générique et la transcendante.

L'imitation individuelle fixe, avec toute la sagacité dont elle est capable, ses regards sur l'objet présent, et le copie avec toute l'exactitude possible. Cette fidélité, certainement, est le premier et le plus important devoir de l'Artiste : elle donne de la vérité à son ouvrage ; et ce caractère charme l'amateur, par le rapport de ressemblance qu'il trouve entre les productions de la nature et les ouvrages de l'art.

L'imitation spécifique exprime, avec une précision particulière, les caractères que la nature imprime à ses productions, selon les différences d'âge, de sexe, de climat, de cir-

constances; et les changements, surtout, qu'elle opère, par les mouvements que les passions excitent dans les parties mobiles de la figure. Ainsi, l'artiste adoucit les formes de la jeunesse et du sexe; prononce plus fortement les traits virils; ennoblit ceux de l'homme vertueux; marque d'une manière distincte les Physionomies nationales; et fait parler les passions par les attitudes du corps et le jeu des muscles.

L'imitation générique corrige l'ouvrage de l'art d'après les règles générales des proportions, résultats d'une longue suite d'observations comparatives, qui conduisirent à la connaissance du Type selon lequel la nature forme tous les êtres appartenants à un même genre. Les légères différences qui caractérisent les individus, sont autant d'exceptions de ce type général; mais elles ne s'écartent pas des proportions essentielles, auxquelles l'artiste ramène son ouvrage, sans effacer toutefois, plus qu'il n'est nécessaire, les traits individuels qui marquent la ressemblance.

Enfin,

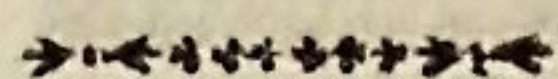
Enfin, l'imitation transcendante adopte les principes universels de la nature, qui réunit dans chacune de ses productions l'unité, l'énergie et la grâce. L'unité consiste, en ce que l'existence d'un objet, dans un tems donné, n'a qu'un but: L'harmonie de toutes les parties qui composent son organisation concourt à la formation de cette unité. L'énergie consiste, en ce que la nature accorde à l'objet toutes les forces nécessaires pour tendre vers le but de son existence: cette énergie est tempérée, d'une manière gracieuse, par la sage économie de la nature, qui modère tout emploi superflu des forces. C'est en imitant cette marche sublime, que les grecs ont surpassé, dans les beaux arts, tous les autres peuples. Chez nous, le spectateur saisit avec plaisir et facilité dans une statue, dans un buste, dans un tableau, l'intention bien choisie de l'artiste, qui, tel que la nature, n'en a jamais qu'une et par celà même clairement prononcée. Il voit avec satisfaction que l'ouvrage de l'art est animé, puisqu'il offre le développement nécessaire des forces; et sa jouissance n'est pas troublée par la

vue d'efforts ou de contorsions inutiles, nécessairement désagréables et contraires à la nature. Aussi, tandis que nos peintres et nos sculpteurs embellissent, par des chef d'œuvres, les temples et les monuments de la Grèce, les voyageurs ne voyent, dans la roideur des statues égyptiennes, que la représentation de figures qui semblent manquer d'âme; ils ne trouvent dans l'Inde, d'ailleurs si éclairée, que des figures mythologiques contournées, bizarres, quelquefois monstrueuses; dont le sens allégorique est difficile à saisir et qui sont, toujours, dénuées de grâce et de beauté.

Tels sont les principes élémentaires d'imitation pour les statuaires et les peintres. Voyons maintenant le buste d'Anaxagore!

La ressemblance est frappante, parceque, dans cette première ébauche, les traits individuels sont encore exagérés: ce qui arrive involontairement à chaque artiste, par la raison que les caractères particuliers dans une phisionomie

étant une exception du type général, il est naturel que cette exception fasse une impression rapide, par le contraste qu'elle offre avec l'idée qu'on se forme communément de ce type; dès lors, il est tout simple d'exprimer avec plus de force ce qu'on sent avec plus de vivacité. Mais, quand Alcamène retouchera cette première ébauche, d'après les principes de l'imitation spécifique, il adoucira quelques traits, qui caractérisent plutôt la caducité que la belle et heureuse vieillesse d'Anaxagore; il fera disparaître quelques incorrections inséparables d'un premier essai; et quand son génie transcendant aura rendu, d'une manière simple et sublime, la physionomie du philosophe, dont l'âme s'élance vers l'éternelle intelligence qui règle le système de l'univers; alors, Mnésias, dans le buste d'Anaxagore ainsi terminé, la ressemblance restera sans être exagérée; elle sera plus parfaite, parce qu'elle sera plus vraie sous tous les rapports.



A L C A M E N E.

Je suis votre élève, Phidias, et vos maximes sont les miennes: mon cœur reconnaissant n'oubliera jamais le dernier précepte que vous me donnâtes avec une modestie si rare: „Suivés, „me dîtes – vous, suivés ma méthode puisque „vous la trouvés bonne; mais imités la nature „et non pas mes ouvrages. Imiter un artiste, „c'est prendre la route de la médiocrité, tandis „que l'imitation des ouvrages de la divine intelligence conduit à la perfection.”

Permettès moi maintenant, Mnésias, de vous demander, si les principes de l'imitation musicale ont quelque analogie avec les règles que l'art prescrit au peintre et au sculpteur?

M N E S I A S.

La musique imite les objets, dont la manière d'exister peut être exprimée par les modulations des sons, leurs mouvements et leur

nances, alors la musique exprime le tumulte des passions: et c'est ainsi qu'elle imite les différentes situations de l'âme.

L'artiste imite en général la nature, qui répand un charme vivement senti sur une progression de consonnances. Lorsque les dissonances deviennent nécessaires pour peindre l'agitation du cœur, ou pour varier le chant par l'effet des contrastes, alors, l'art sauve le désagrément des impressions, par des transitions intermédiaires.

Enfin, les principes de l'imitation transcendante sont adoptés par les vrais artistes. Un beau morceau de musique n'offre qu'un seul motif qui se développe dans la mélodie avec la richesse, la force et la grâce que les ressources de l'art présentent au compositeur, qui sait observer cette sage sobriété, dictée par le bon goût, et si différente de la bruyante musique des peuples barbares, qui blesse souvent l'oreille et ne touche jamais le cœur.

Il est donc vrai, Phidias et Alcamène, que l'analogie existe dans les différents arts. Les beaux arts n'ont qu'un but, celui d'embellir l'utile; les artistes n'ont qu'un moyen, celui d'identifier leur âme avec l'objet qu'ils représentent. Le beau, ce don du ciel, ce charme que la nature, fille de la divine intelligence, répand sur tous ses ouvrages, est le plus touchant des bienfaits. Artistes! nous, qui nous vouons à la culture de tous les arts, nous multiplions, nous reproduisons, nous varions les effets du beau! sentons nous mêmes la dignité d'une telle occupation! excitons les sentiments de piété; réveillons l'amour de la gloire, et la valeur dans les combats pour la patrie; applaudissons aux efforts de la vertu; contribuons au bonheur de l'humanité; et qu'aucun abus de nos talents ne nous dégrade, en nous rendant les instruments du vice.

Il faut avouer toutefois, que chaque genre de beaux arts a ses avantages et ses inconvénients. J'ai souvent envié la pratique de

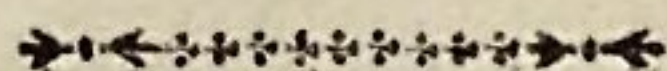
l'architecte, du peintre et du sculpteur, dont les travaux produisent des objets permanents qui frappent la pensée, dès le premier coup d'œil; tandis que l'acteur dramatique qui déclame les chef-d'œuvres de la poésie, et l'hymnode qui charme par les accents de sa voix, n'émeuvent l'âme que par degrés; et que les effets de leurs efforts sont aussi passagers que les mouvements de l'air qui leur servent de véhicule. Mais je me console quand je pense, qu'aucun art ne touche autant le cœur que la musique qui en est le langage; et lorsque j'élève l'âme de mes auditeurs, en chantant un hymne pour rendre hommage aux dieux; lorsque, dans les initiations, les odes théurgiques d'Orphée émeuvent vivement les esprits; lorsque les cantiques funèbres, honorant la mémoire du citoyen qui versa son sang pour la patrie, font couler les larmes, et que des gémissements involontaires se font entendre dans la foule du peuple. . . Je sens alors tout le pouvoir de ce grand art; je sens qu'il mérite la préférence sur tous les autres, parcequ'il influe le plus directement sur

le cœur humain; et que les hommes sont plus souvent entraînés par le sentiment du cœur, que par les réflexions de la pensée.

A L C A M E N E.

Voyés, Phidias, comme les traits de Mnésias s'ennoblissent et s'animent! il me semble voir Orphée enthousiasmé de la beauté de son art, et pret à dominer les cœurs par la toute puissance de son chant. C'est le moment d'esquisser! une autrefois, Mnésias, vous examinerez mes ouvrages; je mets la main à l'œuvre: le buste réussira.

SIXIEME DIALOGUE.



PERICLES, ALCIBIADE.

(Appartement de Périclès. Périclès alité.)

P E R I C L E S.

Je sens que ma mort approche. C'est de vous désormais, Alcibiade, que le sort d'Athènes et de la Grèce va dépendre: il m'importe de vous entretenir de l'objet qui m'occupa pendant tout le cours de ma vie: du salut de notre patrie. La guerre du Péloponèse, rendue inévitable par la dureté, l'orgueil et l'ambition des Spartiates, n'est pas sans dangers. La sagesse, la fermeté, l'économie dans l'emploi des deniers publics, et la confiance des Alliés deviennent, de plus en plus, nécessaires.

A L C I B I A D E.

Flatté de l'estime dont vous m'honorés, je tâcherai de vous imiter; d'achever votre ouvrage. La gloire de votre nom a lutté contre les projets d'oppression des Spartiates; elle a triomphé de l'anarchie des Alliés; elle a contenu l'ambition des monarques persans; le tems est arrivé où les Grecs, commandés par les Athéniens, seront enfin les maîtres du monde.

P E R I C L E S.

Comment? et par quels moyens?

A L C I B I A D E.

Commençons par conquérir la Sicile, le continent d'Italie et l'Afrique; et nous aurons assés d'hommes et d'argent pour détruire l'empire de Perse.

P E R I C L E S.

Persuaderés vous aux Grecs de seconder de tels desseins ?

A L C I B I A D E.

Le vœu le plus cher à mon cœur est de contribuer à la félicité des Athéniens. J'adopte, pour leur plaire, les opinions populaires; je partage leur manière de sentir et je trouve un charme inexprimable à me dévouer à leur bonheur.

Jusqu'ici le trésor de l'Etat fut riche et le peuple fut pauvre; jusqu'ici les Athéniens bravant la mort et comme soldats, et comme matelots, et comme employés dans les travaux publics; habitant des maisons étroites et agrestes au milieu de temples, de théâtres et de portiques superbes; ennuiés par d'anciennes hymnes et des fêtes religieuses fatigantes, ignorèrent, dans leurs tristes habitations, les jouis-

sances des beaux arts. Je veux m'attacher à les rendre individuellement heureux: alors, il me sera facile de les entraîner, par l'appât des plaisirs et des richesses, à des entreprises glorieuses et que les dépouilles de l'ennemi rendront lucratives. Les dangers d'un tel projet, je le sens, sont incalculables; mais les ressources du génie le sont également.

P E R I C L E S.

Pensés - vous assurer, ainsi, la prospérité d'Athènes ?

A L C I B I A D E.

La félicité publique se compose de la félicité des individus. Qu'importe à l'Athénien la magnificence de ces temples qu'il n'habite pas ? la pompe de ces fêtes religieuses qui n'ont d'autre but que la conservation d'un culte superstitieux ? c'est dans sa maison qu'il souhaite jouir du charme des beaux arts; qu'il veut sa-

vourer les délices de la volupté : c'est là qu'il veut satisfaire à ses fantaisies, semer des fleurs sur le sentier de sa vie, et participer aux richesses de l'Etat qui n'a de puissance et de trésors, que parceque les citoyens exposent leurs jours pour en étendre les conquêtes. Le gout des plaisirs domine les Athéniens ; c'est par cet attrait, je le répète, que je veux les conduire à la gloire : elle est l'âme de mon existence, et l'espoir que les Grecs diront „qu'Alcibiade „les étonne ; qu'il fait des choses impossibles à „tout autre” remplit mon cœur. Ce n'est pas la valeur habile et rusée de Témistocle, ce n'est pas la sage intrépidité de Miltiade qui excitent mon émulation ; c'est l'audace infatigable, héroïque, presque fabuleuse de Thésée : il réunit les peuples de l'Attique ; moi, je me propose de ne former qu'un seul Etat de tous les peuples de la Grèce. L'on ne va jamais plus loin, l'on ne trouve jamais plus de ressort en soi même, que lorsque l'on ne met aucunes bornes à ses desseins ; et l'art de captiver les cœurs en adoptant les inclinations, les gouts, les mœurs et

les penchans de ceux qui nous entourent, cet art que je me suis rendu familier, m'offre des ressources infinies.

P E R I C L E S.

Vous m'ayés confié vos sentiments, vos pensées et vos projets ; je ne puis mieux vous témoigner ma reconnaissance, Alcibiade, qu'en vous exposant les motifs qui m'ont guidé, les maximes que j'ai suivies pendant quarante ans d'une heureuse administration.

J'ai constamment pensé qu'avant de former une entreprise, il fallait calculer ses moyens; donner au hasard le moins qu'il fût possible et se rendre, par là, maître du succès.

Le peuple n'estime pas toujours ceux qu'il affectionne, et méprise souvent ceux qui le flattent. En tâchant de mériter sa confiance par la pureté de mes intentions, et par mon zèle pour son vrai bonheur, j'ai soigneusement évité

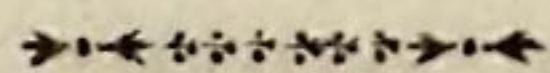
l'adulation et la familiarité : je n'ai cessé de mettre une grande distance entre ses fantaisies et la raison qui me guidait ; et loin de m'abaisser à partager les préjugés du grand nombre, j'ai fait tous mes efforts pour élever jusqu'à moi des hommes doués de bonnes qualités sans doute, mais qui, dans la condition de soldat, d'administrateurs subalternes, d'Artistes ou d'Artisans, ne peuvent égaler, en expérience, l'homme d'état et de guerre qui consacre toute son existence au bien de son pays. L'objet secret de mon cœur n'a jamais été de complaire à l'opinion, souvent bizarre, de la multitude : je n'ai recherché que le témoignage de mon sentiment intérieur.

J'ai pensé que pour ennoblir les beaux arts, il fallait les lier à l'utilité générale ; et par la magnificence des édifices publics, la beauté des Hymnes, la précision des Danses, la perfection des Spectacles dans les fêtes religieuses et patriotiques, arracher l'homme à la corruption de l'égoïsme, et unir ses plaisirs à l'amour des vertus et de la prospérité de l'état.

J'ai

J'ai donné l'exemple de l'économie domestique et de la splendeur nationale, parceque j'ai désiré que l'Athénien fit consister sa plus grande jouissance à rendre hommage aux dieux, à célébrer la mémoire des héros de sa patrie; parceque, dans le délire de ses passions, l'homme abusant de tout, cherche à faire oublier, par le charme des beaux arts, ce que ses vices ont de dégoûtant et de méprisable; parcequ'enfin, s'il est vrai que la subversion des empires soit, tôt ou tard, un effet de la dépravation des mœurs, il importe de n'occuper les artistes que d'objets propres à nourrir dans les esprits le respect pour les divinités, et l'amour de la véritable gloire.

Le pauvre, comme le riche, prend part à la pompe des spectacles, à la perfection des fêtes nationales, à la majesté des temples, à l'excellence des chef-d'œuvres dont ils sont ornés; et l'homme opulent qui, par un si noble emploi de ses richesses, multiplie les sources de la félicité de ses concitoyens, s'attache leurs



cœurs par la reconnaissance et s'érige, pour la postérité, le monument le plus durable. Mais ce luxe dans l'intérieur des maisons; cette foule d'esclaves; ces recherches de jouissances voluptueuses; cette profusion de meubles précieux, à peine aperçus par quelques compagnons de plaisir? ne sont-ils pas autant d'exemples dangereux, qui provoquent la jalousie de l'indigent, et cessent bientôt de satisfaire le goût dépravé de ceux qui s'y livrent?

Les beaux arts, eux mêmes, tombent dans l'avilissement, lorsqu'ils ne sont plus que les instruments du luxe et de la corruption. L'artiste, dominé par l'amour de son art et par le sentiment du beau, sent, il est vrai, sans cesse, une impulsion irrésistible qui le porte à l'exécution d'ouvrages achevés : mais ne pensés-vous pas, Alcibiade, que l'aiguillon de la gloire augmente son ardeur ? . . Imaginons ce qui se passe dans l'âme d'un Phidias, lorsque, sous son ciseau, le marbre prend la forme de Jupiter Olympien, l'objet futur de l'adoration d'un grand peuple ?

Si ce même Phidias était forcé d'employer son talent à décorer l'appartement d'un particulier riche mais ignorant, mais incapable de juger et d'apprécier les beautés de son travail, ne se demanderait-il pas avec amertume „qui verra mon ouvrage?" Il n'en faut pas douter, Alcibiade, la perfection de l'art et la gloire de l'artiste sont inséparablement unies à l'utilité publique.

Telles sont les maximes que j'ai constamment suivies ; ainsi, se sont écoulées tant d'années heureuses qui forment une belle époque dans l'histoire d'Athènes. Je dois beaucoup à la sagesse d'Anaxagore qui rectifia mes idées : qu'il me soit permis d'adresser des vœux à l'intelligence divine, pour que votre ami Socrate vous rende le même service. Puissiez vous être aussi magnanime et plus constamment sage et plus constamment heureux que Thésée ! puisse la vraie félicité d'Athènes être votre ouvrage !

A L C I B I A D E.

Quand je vous écoute , quand j'écoute Socrate, je me propose, quelquefois, de suivre ces sentiers pénibles, dans lesquels chaque pas doit être déterminé par la raison ; mais lorsqu'il se présente une occasion d'obtenir les acclamations du peuple, ou d'acquérir un trophée, je m'abandonne à mon ardeur et la passion de la gloire m'entraîne.

P E R I C L E S.

Et moi aussi, Alcibiade, je fus enivré de gloire dans ma jeunesse ! mais j'aperçus bientôt, que la voix de la flatterie se mêlait aux éloges qui m'étaient prodigués , et que pour obtenir l'approbation de la multitude je me rendais complice de ses injustices. Les remords me tourmentèrent comme des furies ; l'expérience et la méditation détruisirent l'illusion de la fausse gloire ; je connus, enfin, l'auguste vérité ; j'eus le courage de m'attacher à elle : le calme de

l'âme fut ma récompense. Je formai de grandes entreprises, parceque je fus convaincu de leur utilité comme de la possibilité de leur exécution. La vraie gloire m'a suivi, dès que j'ai cessé de chercher la fausse : ma vie s'est écoulée sans reproches ; et je meurs content.

A L C I B I A D E.

Je serai vrai, Périclès. Les lumières de la sagesse sont admirables, sans doute, par leur pureté ; mais la force des passions, comparable dans ses effets à l'éruption des volcans, intéresse bien plus, par son éclat, l'ardente inquiétude de mon âme. La satisfaction du sentiment intérieur est consolante sans doute ; mais la douceur de cette consolation, peut elle être comparée à l'ivresse de bonheur que causent les applaudissements d'un peuple en foule ? La délicieuse certitude d'être l'objet de la bienveillance de mille et mille individus ; cette délicieuse certitude, n'est-elle pas préférable au plaisir que donne le monologue de sa propre approbation,

si souvent produite par l'erreur de l'égoïsme ?
oui, je l'avoue, l'amour de la gloire est l'essence
de mon être. Qu'un nouvel Homère célèbre un
jour, en Alcibiade, un Achille nouveau; que les
ciseaux des Phidias et des Alcamène futurs
éternisent mes traits; que je sois assuré de
l'affection de mes contemporains et de l'admi-
ration des siècles à venir; que les dieux m'ac-
cordent un seul instant d'une telle félicité, une
seule goutte de ce nectar! . . . à ce prix je
consens de cesser, aussitôt, de vivre.

cruelle incertitude sur les destins futurs de ma patrie me tourmente. Alcibiade est l'idole du peuple; le sort de l'état va dépendre du bon usage ou de l'abus qu'il fera de son génie. Je n'ai pu lui persuader de renoncer aux vastes projets d'une ambition téméraire; de respecter les mœurs; d'obéir aux loix; de ne pas profaner les beaux arts consacrés au bien public, en les employant à favoriser les excès d'un luxe effréné: mes avis paternels semblent l'avoir effarouché, tel qu'un cheval superbe mais indompté, qui, boudissant dans sa course vagabonde, ne souffre aucun frein; franchit les obstacles; se défend contre la main qui veut l'arrêter au bord de l'abyme: l'autorité de son oncle, de son ancien tuteur lui paraît insupportable; la douceur seule de l'amitié peut calmer son ardeur et le ramener de son égarement. Compagne de Périclès! unissez vos soins à la sagesse de Socrate; que ce soit là votre ouvrage quand je n'existerai plus: Alcibiade vous respecte, Socrate est son ami; voilà mon espoir.

A S P A S I E.

O Périclès ! mériterais-je votre confiance, mériterais-je le nom de votre épouse, si je consentais à me charger d'une tâche dont je ne saurais m'acquitter ? Uniquement occupée du désir de vous être agréable, j'ai craint de vous avouer jusqu'à présent, combien le faible mérite de votre Aspasia était inférieur à l'idée favorable que vous en avez conçue. Mais, dans ce moment, me taire serait tromper votre attente ; et la franchise devient un devoir. Sachés, ô mon époux ! que si j'avais le malheur de vous perdre, je ne serais plus, à tous égards, qu'une femme ordinaire.

Née avec l'irrésistible besoin d'aimer, je partageai, dans Milet ma patrie, les affections de mon cœur sans les fixer jamais, parceque je n'observai, dans ceux qui furent l'objet de mon choix, qu'un assemblage de quelques qualités intéressantes ternies par des inconséquences et des faiblesses, qui les rendaient incapables, eux

mêmes, d'un parfait attachement. Je vins à Athènes ; je vis l'homme qui réunit la profonde sensibilité de l'âme, l'énergie de l'héroïsme et le calme de la sagesse : mon sort fut irrévocablement décidé ; je sentis que je n'existerai plus que pour lui plaire. Empressée de saisir les occasions d'attirer ses regards, je n'en pus obtenir qu'un léger sourire. Dans les larmes de désespoir d'une passion malheureuse j'invoquai la mère de l'amour : un doux sommeil s'empara de mes sens ; en songe, je me sentis transportée au temple de Venus Uranie. Elle distribuait, dans le charme de sa bonté divine, ses ordres aux Heures, pour lier tout ce qui respire dans l'univers, par l'attrait du plaisir ce grand vivificateur de la nature. En me jettant un regard plein de douceur, elle leur dit : „Vous êtes sœurs des muses ; obtenés qu'elles inspirent cet être sensible qui ne peut connaître le bonheur que par leur secours.” A l'instant, la plus jeune de ces brillantes messagères me conduisit sur le Parnasse, où les Muses, réunies au bord d'une nappe d'eau cristalline formée par la cascade de

l'Hyppocrène, chantaient un hymne à l'intellectuelle beauté. A travers le feuillage d'une touffe de lauriers, j'entrevis Apollon dans tout l'éclat de sa divinité; et dans un bosquet solitaire, j'aperçus la déesse de la sagesse, la protectrice des beaux arts, Minerve qui m'adressa ces paroles : „Apprends, Aspasia, que si la „beauté touche; si les grâces agréent; la réunion, „seule, des talents et de la bonté sait attacher „les cœurs.” A mon reveil, je me trouvais capable des plus grands efforts pour mériter de plaire à celui que j'aimais sans partage. Je réussis dans l'art de la danse, du chant et de la pantomime; la divine poésie m'inspira; ma réputation fixa bientôt l'attention de Périclès; ô félicité! que je ne puis exprimer, je fus aimée !

Les yeux de la Grèce étaient fixés sur le grand homme; et quand il daigna joindre nos destinées, je me dis, dans l'intérieur de mon âme : „Faisons de nouveaux efforts pour que „cet objet de mon adoration, n'ait pas à rougir

„de son choix.” Ce fut le flambeau de l’amour qui m’éclaira quand je pénétrai dans le labyrinthe profond de la philosophie ; quand j’observai comment le génie de mon époux démêlait les nœuds les plus compliqués de la politique. M’identifiant avec ses sentiments et ses pensées, je fus introduite dans le cercle des hommes illustres qui se réunissaient chez lui ; et malgré le modeste silence qui convient à mon sexe, lorsque la conversation m’était adressée, j’exposais les vérités puisées dans son âme : priant, en secret, les Grâces et les Muses de m’inspirer les expressions qui pourraient lui sembler les plus agréables. Vous jouissiez de mes succès, Périclès ! ils étaient votre ouvrage : d’autres Athéniens ornaient leurs compagnes de pourpre, d’or et de pierres précieuses, tandis, ô mon époux ! que les trésors de ton génie brillaient en Aspasia !

Mais que serais-je sans toi ? ne m’as-tu pas dit, ainsi que Socrate, qu’une juste défiance de soi même est nécessaire pour éviter les égarements ? Si j’étais condamnée à te survivre ;

si ce cœur, dont la sensibilité forme l'essence et qui, toujours, éprouve impérieusement le besoin d'aimer, privé de ton appui, s'oubliait un seul instant; si la postérité demandait un jour: „Comment Périclès put-il lier son sort à celui d'une telle femme?" ô mon époux! permets qu'Aspasie t'accompagne au-delà du tombeau! tu sais à quel supplice je fus condamnée par le peuple sous un faux prétexte d'irréligion; qui me préservera de l'opprobre quand tu ne seras plus? oui, la coupe de ciguë que j'ai déjà préparée va terminer ma douleur: cette coupe serait trop amère, si l'ingratitude des Athéniens en abreuvait un jour la veuve de leur bienfaiteur! ah! Périclès! ce lierre qui s'élança jusqu'aux nues, en entrelaçant ses branches avec celles du cèdre; ce lierre a-t-il mérité de ramper dans la poussière, quand l'arbre majestueux qui fut son soutien sera détruit.

P E R I C L E S.

Qu'entends - je! source constante de ma félicité, Aspasia! voudrais-tu, pour la première fois, me livrer aux regrets? voudrais-tu rendre plus pénibles encore les derniers moments de ma vie, en m'enlevant l'unique espoir qui me reste pour le salut d'Athènes: en coupant ainsi le fil de tes jours.

A S P A S I E.

Dans l'excès de mon affliction, la pensée de revivre avec vous dans un monde meilleur ranime, seule, mon courage. Croyons avec Anaxagore, que rien n'est anéanti dans l'univers; et que si la mort décompose notre organisation, ses éléments subsistent toujours. L'élément le plus sublime dans la formation de notre existence, n'est-ce pas cette intelligence qui sent et pense en nous? cette intelligence qui conçoit, en Périclès, tant de grandes et belles entreprises, qu'il sçut réaliser avec héroïsme et sagesse? et

l'intelligence d'Aspasie, n'est-elle pas ce miroir, qui reçoit les images des perfections de Périclès comme autant de rayons de lumière, qui, réunis dans son cœur, ainsi que dans un foyer, allument cette passion qui l'absorbe toute entière? Nous nous retrouverons, dégagés des entraves qui s'opposèrent, si souvent, aux vœux que je formai dans l'ivresse de l'amour: aux vœux de m'identifier intimement et à jamais avec l'âme de mon époux. Périclès! j'ai le pressentiment de cette félicité: c'est elle qui me console.

P E R I C L E S.

J'en accepte l'augure; puissions nous nous revoir, nous réunir et ne plus nous quitter! mais quelques années de séparation ne sont qu'un instant pour l'éternité: si mon âme est immortelle, elle planera audessus d'Athènes, cet objet de mes sollicitudes; elle observera, avec délices, les efforts qu'Aspasie fera, sur le caractère d'Alcibiade, pour opérer le salut de la

ville qui m'a vu naître. Aspasia! pourquoi te presser de mourir?

A S P A S I E.

Oui! mon époux, nous avons assez vécu! le nom de Périclès est à jamais mémorable! cet être que j'adore ne périra pas!

Lorsque les jalousies des Grecs auront détruit ces Etats, qui, par la concorde, l'amour des beaux arts et du bien public, ont été portés au plus haut point de grandeur et de prospérité; alors encore et dans les temps les plus reculés, l'histoire présentera à tous les peuples l'administration de Périclès, comme un modèle de bon gout, de sagesse et de vertu: le bronze et le marbre parleront; les chef-d'œuvres de son siècle seront l'objet de l'étonnement et de l'imitation des artistes futurs; et quand la Muse de la poésie célébrera ce grand homme, peut-être daignera-t-elle dire un mot de celle qui l'aima constamment et ne vécut que pour lui...

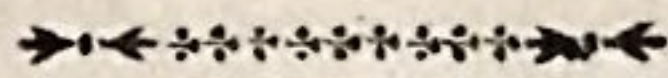
Cher

Cher Périclès! le vol de ton génie fut comparable à celui de l'oiseau de Jupiter: c'est en la portant sur tes ailes, que tu plaças la timide et tendre Aspasia dans le temple de la Renommée! que la mort ne nous sépare pas! comblés de gloire, réunissons-nous dans un monde meilleur: laissons à la divine intelligence qui règle le monde, le soin de veiller sur le salut d'Athènes; et puisse cette ville, si souvent ingrate, mériter son bonheur!

P E R I C L È S.

J'ai peu d'instants à vivre; les forces m'abandonnent; mes yeux s'éteignent; je respire à peine. Aspasia! vous souvient-il de m'avoir promis, volontairement, de ne pas vous refuser à l'accomplissement des vœux que je pourrais vous adresser un jour?

APOTHEOSE DE PERICLES.



(L'on érige un Monument près du temple du Minerve. La Prêtresse descend du Péristyle et lit à haute voix l'inscription.)

„Voué à Périclès, fils de Xantippe, qui
„battit les lieutenants du Roi de Perse.
„Périclès embellit la ville d'Athènes; fit
„construire le Parthénon, le sanctuaire
„d'Eleusis, l'Odéon et les Propylées.
„Il défendit le Chersonèse; défit les
„Scicyoniens; conquit Samos; érigea neuf
„trophées pour neuf combats qu'il gagna.
„Périclès déclara que ce qu'il trouvait
„en lui même de glorieux était, que
„son ministère n'eût fait prendre, dans
„aucun cas, le manteau noir, aux ci-
„toyens d'Athènes.”



Tout le Peuple.

Pleurons l'ami des Athéniens;
Posons ce marbre à sa mémoire.
Son cœur ne connut d'autres biens
Que nos succès et notre gloire.
Pleurons l'ami des Athéniens,
Le meilleur de nos citoyens.

La Prêtresse.

Cessés de verser des larmes!
Votre ami jouit des charmes
De l'éternelle paix, dans le calme du cœur
Et la félicité d'un repos enchanteur.
De ses traits de vertu la mémoire lui reste.
Il contemple à loisir la vérité céleste
Présent objet, pour lui, d'un immortel amour.
Son bonheur, à jamais, a l'éclat d'un beau jour.
Et cette vérité, l'objet de sa tendresse,
C'est Minerve en personne; oui, c'est notre Déesse.
Que nos yeux fascinés ne peuvent qu'entrevoir.
Le voile a disparu; l'adorer et la voir

Dans sa beauté sublime, est la béatitude
De l'heureux Périclès et sa constante étude.

Dans les champs émaillés de fleurs,
Et dans cette auguste assemblée
Qui trouve enfin dans l'Elisée
La récompense des bons cœurs;
Je l'aperçois, auprès d'une fontaine,
Dans un frais et riant vallon,
S'occupant de sa chère Athène
Avec Aristide et Solon.

Un chœur d'Artistes l'environne;
De fleurs, Aglaure le couronne;
Homère s'approche et lui donne
Le gage d'immortalité:

Le laurier si bien mérité

Par l'ami des beaux arts et de l'humanité.

(La Prêtresse s'appuie contre le monument et paraît être en extase.)

C h æ u r d e S o l d a t s.

A Périclès nous devons nos conquêtes:
Par ses exploits nos destins sont changés.

Et Périclès vous rendit son hommage
 Montrant, en vous, les moyens d'être heureux;
 D'arracher l'homme à ses penchants barbares;
 D'encourager les talents les plus rares;
 Et d'inspirer vertus et piété,
 Et de conduire à l'immortalité.

C h æ u r d' A t h é n i e n s.

Le don d'aimer du sexe est l'apanage.
 L'iniquité méconnut le bonheur
 En réduisant la femme à l'esclavage.
 Quand Aspasia eut captivé le cœur
 De Périclès, adorant sa compagne
 Il fut heureux. Ce doux sort accompagne
 Celui qui sait mériter le retour
 Du sentiment d'un pur et tendre amour.

T o u t l e p e u p l e.

Pleurons l'ami des Athéniens;
 Vouons ce marbre à sa mémoire.

Son cœur ne voulut d'autres biens
Que nos succès et notre gloire.
Pleurons l'ami des Athéniens,
Le meilleur de nos citoyens.

L a P r é t r e s s e .

(Sortant d'extase, s'écrie.)

Plus de pleurs!
Qu'il renaisse!
Qu'en tes mœurs
Reparaisse
Son ardent
Sentiment
De civisme!
L'héroïsme
De son cœur
Soit modèle
De valeur
Et de zèle!
Sans vertu,
Voudrais - tu

Qu'un barbare
Dur, avare,
Foule aux pieds
Les beautés
De l'Attique ?
Et qu'un jour,
Sort inique !
Sans retour
Par la guerre
Asservis ;
Par misère
Avilis ;
Dans Athène,
A la chaîne,
Tes enfants
Gémissants
Se désolent :
Sans appuis,
Sans amis,
Qui consolent ?
J'aperçois,
Oui, je vois

Tes Trophées,
Tes Lycées,
Renversés
Et brisés.

(La Prêtresse remonte au Péristyle du temple et dit :)

Plus d'un danger déjà vous environne
Athéniens ! écoutez ; Minerve vous l'ordonne.

(La Prêtresse s'assoit sur le trépied et prononce l'oracle.)

Protégés les beaux arts et soyés vertueux ;
Oubliant Périclès, vous serés malheureux.



R a t i s b o n n e ,
chez Henri Frédéric Augustin, Imprimeur.





Karl Theodor

De l'influence des beaux arts sur la félicité publique

Ratisbonne 1806

Bamberg, Staatsbibliothek -- Ph.o.129

urn:nbn:de:bvb:12-bsb11760150-8